

Poète à l'œuvre #6

Véronique Vassiliou

écrit sur l'exposition
À la Mode. L'art de paraître au 18^e siècle



Une édition

MUSÉE
D'ARTS
DE
NANTES

P MAISON
DE LA POÉSIE
DE NANTES

Poète à l'œuvre #6

Le Musée d'arts de Nantes propose un parcours chronologique de ses collections du 13^e siècle à l'art contemporain, particulièrement bien représenté depuis la réouverture.

L'accrochage dans ses nouvelles salles et nouveaux bâtiments s'amuse parfois à brouiller les cartes de l'histoire dans le parcours du visiteur.

S'appuyant sur les liens que tissent les œuvres au-delà de leur contexte de création, il joue de clins d'œil, de comparaisons ou de contrastes entre les siècles, permettant un nouveau regard sur le musée.

L'idée de cette collaboration avec la Maison de la Poésie de Nantes résulte de la richesse de ce nouveau parcours. Des auteurs sont invités en résidence pour produire un texte à partir d'un duo d'œuvres d'époque différente, puis à en faire une lecture au public devant les œuvres.

Les écritures poétiques ainsi produites deviennent le révélateur d'un nouveau regard et ces auteurs des passeurs de nouvelles images à travers leurs mots.

De manière exceptionnelle, cette sixième édition de « Poète à l'œuvre » a été pensée autour d'œuvres présentées dans une exposition temporaire organisée par le Musée d'arts de Nantes, et non au sein des collections permanentes.

Véronique Vassiliou

Écrivaine et critique, elle est l'auteurice d'une vingtaine de livres. Poète polymorphe, elle pratique le croisement des genres (le dessin, la cuisine, la couture, l'écriture, la chronométrie, la botanique...).

Elle a tenu une chronique trimestrielle dans la revue *Action poétique* consacrée aux croisements du texte et de l'image : « De l'art & du texte », a été commissaire d'exposition au CIPM, pour « Œuvres-livres, aperçu après impression » (*Cahier du refuge* n°151, <https://fr.calameo.com/books/0000173241b9683ef49fd>) et à la Fondation Vasarely, pour « Langages-Machines », avec Seconde Nature.

Elle « augmente » chacun de ses livres de déploiements plastiques : boîte contenant des livrets et divers objets collectés, broderies sauvages, retournement de sabliers, dessins sommaires, mannequins de couture formant volumes éphémères, etc.

A publié notamment :

- *Mû*. Nous éditions, 2021.
- *Jardins*. Anne Slacik et Véronique Vassiliou. Voix éditions, collection « face à main », 2018.
- *Le sens du sens* (affiche de poésie). Le Bleu du Ciel, 2017.
- *Jam Jam*. Argol, 2016.
- *Rose & Madeleine* (avec Fabienne Yvert). Le Tripode, 2014.
- *Échantillons*. Bleu du ciel, 2013.
- *L'almanach Vassiliou*. Argol, 2009.
- *Le petit Vassiliou ménager illustré*. Contre-pied, 2007.
- *Le + et le - de la gravité*. Comp'act, 2006
- *Le Coefficient d'échec*. Comp'act, 2006 (édition revue et corrigée).
- *Une petite nappe verdâtre mal découpée*. Contre-Pied, 2004.
- *N.O. Le détournement*. Comp'act, 2002.
- *Seuils*. Harpo &, 2000.
- *Appellation Contrôlée*. Fidel Anthelme X, janvier 2001.
- *Je dans quelques-uns de ses états*. Édition des petits livres, 2000.
- *Une si sale Lumière*. Éd. du Rouleau Libre, livre peint par Joël Leick, 1998.
- *La Voix*. La Main courante, accompagné de gravures d'Anne Slacik, 1992.
- *Geste 8 et 5*. Messidor, 1991.



Manteau de représentant du peuple

1798. Drap de laine ; broderies d'application en drap de laine, passementerie moderne.

Paris, Palais Galliera, musée de la Mode de la Ville de Paris, inv. 1972.26.1.

En 1795, le gouvernement de la Convention décrète que les fonctionnaires de la première République française doivent arborer un uniforme à la mesure de leur autorité. Ce projet donne lieu à de vives discussions partagées entre un costume à l'antique et une tenue mieux adaptée au quotidien de leurs propriétaires.

Les uniformes dont les manteaux évoquent finalement la toge romaine, sont commandés en 1798 : les draps français sont coupés à Paris.

Les broderies des manteaux aux contours de palmettes et de tridents sont exécutées à Lyon.

À LA MODE

L'art de paraître au 18^e siècle

Musée d'arts de Nantes, du 26 novembre 2021 au 6 mars 2022. Patio du musée

En collaboration exceptionnelle avec le Palais Galliera et pour la première fois, le Musée d'arts de Nantes confronte des pièces textiles et picturales iconiques révélant ainsi les influences réciproques entre le monde artistique et la naissance de la mode au 18^e siècle.

L'histoire du costume et de sa représentation au siècle des Lumières est autant l'illustration d'une réalité matérielle qu'une création de l'imaginaire. Au 18^e siècle, la naissance de la mode est d'abord celle de nouveaux métiers et d'une presse spécialisée, et constitue le signe d'une transformation accélérée de la société. Le style français, porté à la fois par l'aristocratie et la haute bourgeoisie urbaine, s'impose dans toutes les cours et les villes d'Europe. Pour la première fois, la confrontation d'œuvres picturales avec des costumes du 18^e siècle permet d'explorer une nouvelle mise en scène du corps, entre l'exigence sociale et les caprices du goût. Le partenariat avec le musée de la Mode de la Ville de Paris permet la présentation particulièrement exceptionnelle, du fait de la rareté, préciosité et fragilité des matériaux, de nombreux ensembles textiles et accessoires.

L'exposition réunit plus de 200 objets du 18^e siècle, issus des grands musées textiles (Palais Galliera, Musée des tissus de Lyon, Musée de la toile de Jouy, Musée de la Chemiserie et de l'Élégance Masculine) et de beaux-arts (château de Versailles, Louvre, Nationalmuseum de Stockholm, Rijksmuseum d'Amsterdam, Victoria and Albert Museum de Londres, Ecoen, Nantes, Dijon, Tours, Orléans). Des tableaux emblématiques (*La Duchesse de Polignac* d'Élisabeth-Louise Vigée Le Brun, château de Versailles et *La Marchande de modes* de François Boucher, côtoient textiles précieux, dessins inédits,

vêtements et accessoires, dont certains spécialement restaurés pour l'exposition. Le parcours de l'exposition se déploie en quatre univers distincts, comme autant de facettes qui explorent le lien entre les peintres et la fabrique de la mode.

Le premier chapitre de l'exposition s'attache à démontrer l'accélération des phénomènes de mode, autant en peinture que dans le vêtement, dans un jeu de compétition entre les élites dirigeantes et les classes montantes. Le deuxième chapitre met en scène les peintres comme acteurs de la « fabrique de la mode », ils se révèlent les vrais ancêtres des couturiers et créateurs de mode : de fait, ils inventent silhouettes, motifs textiles, décors d'accessoires, d'objets de poche et de toilette, tout en réalisant les dessins pour la presse spécialisée. Le troisième chapitre, « Fantaisies d'artistes », explore les liens entre des mondes picturaux imaginaires – fêtes galantes de Watteau et Lancret, pastorales enchantées de François Boucher – et des vêtements devenus iconiques grâce à eux. Enfin la dernière partie, « Pour une histoire du négligé-déshabillé », porte un regard inédit sur la vogue grandissante du négligé dans le vestiaire masculin et féminin, de la robe de chambre à la robe empire, des voiles des vestales au déshabillé antique. Elle met en lumière l'évolution d'une nouvelle silhouette féminine, qui s'allonge et se simplifie jusqu'au monochrome blanc.

En collaboration exceptionnelle avec le Palais Galliera, musée de la Mode de la Ville de Paris, Paris Musées. Coproduite avec le musée des Beaux-arts de Dijon, l'exposition y sera présentée du 13 mai au 22 août. Avec la contribution exceptionnelle du musée national des châteaux de Versailles et de Trianon.

Les petites mains

Invisibles, les petites mains.

Cachées, les petites mains.

Anonymes, les petites mains.

Les si petites mains, si petites.

Si petites qu'elles disparaissent.

Pour assembler des micro-composants. Ou pour tenir le balai, ou pour couper les cheveux. Ou pour tenir l'aiguille.

On cherche des mains. Très petites. Les plus petites possibles.

Pas de chasseur de tête, juste de mains.

Les mains, ça ne pense pas, n'est-ce pas ?

Des petites mains de femme. Rapides, habiles, lestes, fines, adroites. Et muettes, surtout muettes.

— Mais de quoi, vous me parlez, là ? Vous devriez parler d'art, de costume, de vêtement (votre dada). Et vous nous bassinez avec vos petites mains.

C'est que non seulement elles sont petites, les mains, mais qu'en plus elles ne sont que des mains. Des mains. Anonymes.

Subalternes, auxiliaires, au second plan. Aux oubliettes.

Au premier plan, mais dans l'ombre.

Pas un mot sur elles ni d'elles.

Enfin, pas toujours.

Là, elles sont au centre, légères et concentrées.

Elles survolent les étoffes.

Dans l'atelier, elles s'affairent.

Allons-les voir.

— Je peux vous déranger ?

— Oui, si vous vous contentez de nous regarder.

— Je me contenterai de dire ce que je vois, en silence.

Six paires sont en action. L'une au doigt qui pointe, lèvres entrouvertes.

Celle qui guide, qui dicte. Les autres ont les lèvres closes. Toutes aux doigts en boucle, pouce et index en pince. L'aiguille, invisible. Et le fil, absent. Touchantes, toutes, frôlant les étoffes. Légères, soyeuses, épaisses. Précieuses, elles.

Nous sommes en Arles. Antoine regarde ses sœurs et leurs ouvrières. Vers 1780. 9 ans après, on sait que ça va changer mais ce sera pour plus tard, à propos de l'habit censé faire le moine. Là, on reste en 1780, en Arles.

Elles sont jeunes, les couturières. 15, 16, 17, 18, 19 ans ? En 1789, elles auront 25, 26, 27, 28, 29 ans. Seront-elles encore en vie ? Auront-elles réclamé du pain ? Auront-elles survécu à l'hiver qui a détruit les oliviers et toutes les récoltes ? Aux impôts qui les accablaient ? Auront-elles participé au soulèvement du 13 mars 1789 ?

Aujourd'hui, elles sont jeunes et sages. Elles n'ont pas le choix : « Aucune fille ou femme ne sera reçue maîtresse couturière, si elle n'a pas été obligée en qualité d'apprentie chez l'une des maîtresses de la communauté pendant trois ans. Et qu'après ceux-ci expirés, elle n'ait encore servi deux ans chez quelqu'une des maîtresses. Après quoi, elle se pourra présenter aux jurées, pour, si elle est de bonne vie et mœurs, être admise à la maîtrise, en faisant un chef d'œuvre tel qu'il lui sera ordonné. »¹

Ici, donc, on ne parle pas, on travaille. Quoique j'ai soudain un doute. Une fois seules, elles doivent se délier, les langues, se parler de la vie, du mari, du promis, des défunts, du prix du pain, des repas, des voisins, des voisines, de Dieu qu'elles prient souvent. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Notre père qui êtes aux cieux. Sainte-Marie, mère de Dieu.

¹ *La vie privée d'autrefois : arts et métiers, modes, mœurs, usages des parisiens du XIII^e au XVIII^e siècle d'après des documents originaux ou inédits* : Serie I-II, d'Alfred Franklin (1894).

Quant aux mains, ici, ce sont des mains majeures. Entre sol et soieries, fenêtres closes. Ce sont elles qui disent quelque chose de chacune. Les visages presque inexpressifs, les yeux emplis de langueur. Une langueur lasse, celle du labeur des têtes inclinées. Et les joues roses : roses du travail au champ avant ou après l'atelier ? Roses, pour l'équilibre des couleurs du tableau ?

Elles sont six. Donc douze. À vrai dire, elles ne sont que onze visibles. La première paire appartient à celle qui ordonne, de profil, fichu blanc noué sur la tête et petit chignon rond. Bustier rouge et poitrine soulignée par un foulard fleuri croisé sous la poitrine. C'est Catherine ou peut-être Thérèse. Mettons que ce soit Thérèse.

La seconde, de face aux joues pommées, croix autour du cou et même uniforme, bustier, fichu et coiffe brodée de dentelle qui souligne la rondeur des joues. On l'appellera Louise. La troisième, celle qui plisse courbée, ressemble à la seconde mais ses sourcils sont plus marqués. Sa sœur ? On l'appellera Rosalie. La quatrième, elle, a les sourcils froncés. De celle qui peine. Ce sera Olympe.

— Vous pouvez me regarder ?

— Oui...

— Essayez de ne pas bouger. C'est ça, maintenez votre main suspendue.

— Ainsi ?

— Ainsi.

Louise fixe celui qui peint (le frère² de celle qui donne le tempo). Elle a les mains comme en suspens au-dessus d'un voile rayonnant. Des mains d'or. Rosalie à ses côtés est appliquée, penchée sur une toile blanche, plus lourde, opaque.

Que confectionne-t-elle ? Un pli couché ? Un pli creux ? Un pli creux à fond rapporté ? Un pli plat ou un pli « religieuse » ?

Antoine est ouvertement un voyeur, comme tous les artistes. Catherine et Thérèse, ses sœurs, se prêtent au jeu, à ses caprices. C'est le fils de la maison, n'est-ce pas ? Les petites mains sont un motif prétexte à la composition. C'est presque immobile, une couturière. Seules les mains sont en mouvement, en mouvements minuscules, réguliers. Une seule — Thérèse — pointe du doigt, désigne ce que l'autre montre. Un voile rosé constellé de papillons blancs. Tout la désigne comme maîtresse des lieux.

² Antoine Raspal, *L'atelier de couture*, vers 1780, huile sur bois, Arles, Collection musée Réattu. Reproduction in *À la mode. L'art de paraître*, Snoeck, 2021.

Sa place est au plus proche de la fenêtre, de l'autre côté de la table. Car la table, c'est la frontière, la séparation entre elles et elle qui seule, a les jambes croisées. La perspective, au premier plan, l'agrandit. Au-dessus d'elle, en suspens, un drapé orangé en guise d'auréole oblongue.

— Thérèse, peux-tu désigner l'étoffe ?

— Oui. Ainsi ?

— Ta main, un peu plus haut.

— Comme ça ?

— Oui, c'est bien.

Où sommes-nous, là ? Arles, place du sauvage. Du sauvage ? Pourtant, ici, rien de sauvage, ça non. Un joli désordre certes : celui d'un atelier. Mais où tout est tourné vers l'ouvrage. Même la fenêtre aux vitres fermées dont la lumière proche a pour seule fonction d'éclairer le travail en cours. Des fois qu'on tenterait de s'en échapper par le regard.

Ce qui serait sauvage, ce sont les couleurs (du rouge orangé, du rouge vermillon, du gris verdi et du blanc entrouvert). Et la suspension des robes. Deux jupes ponctuent l'alignement. Les robes alors sont des corps absents, évidés. Pas de bras, pas de tête. Des vestiges ou des corps à venir. Les corps d'un futur appareil grâce au travail, à l'abri des regards.

Au sol, les restes de l'ouvrage. Bobines, restes de fil, bouts de tissus, panier tressé.

Les annexes et débris du travail : c'est le seul désordre. Ici, c'est une main de fer qui règne dans du velours, des taffetas, des soieries.

Quant aux deux autres, Anne et Pauline, elles sont debout. Anne, soumise, le regard doux, touche ce que Thérèse désigne.

— Prends la robe

— Celle-ci ?

— Oui. Termine les plis plats dans le dos. Je ne veux pas que vous restiez sans rien faire.

— Et toi, mets-toi au bâti. Veille à ta faufilure.

Et les mains, qu'en est-il des mains ? Et des poignets qui articulent les mains, des doigts devenus insensibles, des fourmillements et des douleurs liées à la répétition des gestes ? Des piqûres, de la petite goutte de sang qui pointe au risque de tacher les étoffes, des coups de ciseaux sur la peau ? Des épaules endolories par la courbure de l'échine ? Et des yeux

qui guident la précision des doigts, gentiment irrités par le cumul des appliqués ? Autrement appliquées, Louise, Rosalie, Anne et Pauline sont vissées à l'ouvrage.

Timidement, Pauline montre la mousseline de soie désignée impérieusement, ponctuée de papillons. Ou du moins, de motifs délicats clairs et ailés, en suspens sur un voile fraise écrasée.

— Est-ce cela, madame ?

— Oui, c'est celle-là. Reprends tout, en veillant aux alignements.

Revenons sur la main de fer, celle qui met aussi la main à la pâte. Elle dirige le chœur sans paroles. Elle guide et ordonne (c'est que Madame de Chose va revenir pour l'essayage. C'est que Madame de Machin s'impatiente). La main de fer est au-dessus, elle. La seule à s'être élevée. Au-dessus.

Comme la Monarchie, absolue.

On approche. Mais ce n'est pas encore le moment. Pour l'instant, on est encore à la soumission en ligne de vie des mains laborieuses. Ici, on ne se tourne pas les pouces. Bientôt, bientôt nous en viendrons aux mains. C'est que les tricoteuses s'en mêleront, aiguilles en main, pour ne pas perdre leur temps en écoutant les palabres des hommes.

D'un côté, on chante, on danse, on joue, on chasse, on festoie, on se distrait. De l'autre, on travaille. Mais de l'autre, on sait qu'on chante, qu'on danse, qu'on joue, qu'on chasse, qu'on festoie pendant qu'ici, on travaille. Qu'on travaille pour se nourrir, pas pour chanter, ni pour danser, jouer, chasser ou festoyer.

La révolte ne gronde pas encore dans l'atelier de Thérèse. Ni dans les rues, en Arles. Elle couve. Une révolte, ça naît d'un cumul. D'un poids qui s'alourdit petit à petit. D'une mille-feuille de brimades, d'injustices qui se superposent jusqu'à former un socle. Une calotte de colère.

En fait de bloc, ce fut un volcan. Quand la colère jaillit, ça se voit et ça s'entend. On ne contient pas la colère. Avez-vous vu un volcan en éruption ? C'est un jet continu de feu, un magma qui brûle tout sur son passage. Là, ça a tout brûlé, ça a même décapité. Avant de composer un terreau. Mais un terreau pour quoi ?

D'abord, on a tout rasé. Et puis on a tenté de donner forme à la révolte. C'est digne, une révolte. Digne d'être dignement vêtue. Il fallait que l'habit fasse le moine.

On commence donc par refuser les costumes que la monarchie imposait. À faire valser les costumes religieux. On parle de fil de l'histoire. Ici, c'est le fil au sens propre, celui qu'on enfile sur une aiguille à coudre. Un fil rouge tendu par des petites mains. Ne les oubliez pas, les petites mains, les petites mains des femmes. Vous allez voir. Elles sont toujours là.

On va même tenter une réforme vestimentaire pour « l'approprier aux mœurs républicaines et au caractère de la Révolution ».

Qu'allons-nous devenir, dit Thérèse ? Les ouvrières sont dans la rue. Oui, mais c'était sans compter sur les hommes. Notamment sur un Grégoire qui va faire adopter un manteau écarlate pour les Cinq-Cents, représentants du peuple. Conçu dans des étoffes de laine fabriquées à Sedan. Pas dans de la soie. Dans de la laine. C'est plus solide et commun. Du travail pour les petites mains ! N'est-ce pas, Thérèse ?

Un manteau à la grecque pour vêtir ces messieurs, représentants du peuple. Quant à vous, citoyennes et citoyens au boulot ! Finis les défilés, on retourne à l'ouvrage. C'est pas le moment de se tourner les pouces. Un manteau à la grecque, mazette ! Et qui va les appliquer, ces motifs antiquisants, point par point ? Hein, devinez qui ? Les petites mains, bien sûr.

Ce drap lourd, rugueux, qui va le manier, pour que ces messieurs arborent leur puissance et leur statut ? Qui va multiplier le message ? les petites mains, toujours !

Qui va s'y écorcher les doigts ? Toujours les petites mains. Les petites mains, les petites mains, toujours les petites mains.

Du travail, il reste des lignes de points témoins, sur l'envers. Au verso, celui qui ne s'affiche pas.

On n'a pas même imaginé que les femmes pourraient représenter le peuple. Toujours devoir s'imposer.

Un demi-cercle pourpre de deux mètres quatre-vingt-dix de diamètre bordé de palmettes à onze folioles et de tridents noirs. À relever noblement sur l'épaule. Rien que ça. Pour l'orner, nos arlésiennes sont devenues des lyonnaises et des lyonnais.

Sautons des étapes. Qu'est devenu le monde des petites mains ? Toujours muettes. On leur coupe toujours un peu la tête et beaucoup, la parole. Aujourd'hui, encore...

Les petites mains, reléguées au second plan. Sauf quand la faim s'en mêle. Ou les besoins vitaux. Toutes ces blouses blanches éreintées, jetées à terre. Au centre, soudain.

Et tous ces gilets jaunes fabriqués en Chine. L'indocilité a conduit à la mécanisation. Après Jaccard, les ouïghours. On fait grève, qu'à cela ne tienne. La mécanique remplacera les mains. Pourtant le gilet jaune, c'est le signe, l'uniforme de la colère. A la portée de toutes les bourses, de toutes les petites mains, détourné de son usage. Devenu le gilet de doléances. Le drapeau des petites mains enfin déliées et pas bégueules.

MACRON T'ES FOUTU LES GUEUX SONT DANS LA RUE
ÉTEINS TA TÉLÉ ENFILE TON GILET
REGARDE TA ROLEX C'EST L'HEURE DE LA RÉVOLUTION
JO LE TAXÉ
NI HAINE NI VIOLENCE JUSTE UN SALARIÉ À 1250 EUROS NET
PAUVRE STOP
NOUS SOMMES LÉGION LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ
MOI C'EST NANARD J'EN AI MARRE D'ÊTRE PRIS POUR UN
CONNARD
QUI SÈME LA MISÈRE RÉCOLTE LA COLÈRE
CE N'EST PAS LA RICHESSE QUI MANQUE DANS CE MONDE C'EST
LE PARTAGE
ON VA TOUJOURS TROP LOIN POUR CEUX QUI VONT NULLE PART
VERBE AU PRÉSENT DE L'INSUPPORTABLE :
JE RAME TU RAMES IL RAME NOUS RAMONS VOUS RAMEZ ILS SE
GAVENT.

Paradoxe, para-doxa. Contre l'opinion commune. Nous y sommes. Contre, tout contre. Serrés les uns contre les autres, on fait bloc (rappelez-vous le volcan). On dit non. NON. Et non, c'est non, n'est-ce pas ? Puis le non s'use, se teinte de oui, rentre dans sa coquille pour en surgir à nouveau un jour, en vapeur de cocotte-minute.

Ma grand-tante s'appelait Thérèse et vivait en Arles avec mon arrière-grand-mère grecque qui ne parlait pas un mot de français. Ma mère, fille d'un père sarde et d'une mère calabraise analphabète, avait fait de la couture car ma grand-mère avait refusé qu'elle étudie aux Beaux-Arts, lieu de perdition. Mon père a pour prénom Grégoire.

Les broderies, au 18^e siècle, sont somptueuses. Des œuvres tissées de patience. Une journée de travail pour quinze centimètres brodés. Moi aussi, je brode. Nerveusement, sauvagement. Histoire de dire non et de tenir le fil rouge. Ou d'endosser le manteau beaucoup trop grand pour moi, de représentante du peuple.

Poète à l'œuvre

L'équipe de publication

Musée d'arts

Directrice : Sophie Lévy

Chargée de la programmation

événementielle : Claire Dugast

Conservatrice du musée associée au projet :

Adeline Collange-Perugi

Responsable du service des publics :

Alice Dinechin

Maison de la Poésie de Nantes

Directrice : Magali Brazil

Communication & médiation : Yoann Durand

Administration : Louisiane Pasquier

Maquette & mise en page :

Jean Depagne / Anima productions

Commissariat de l'exposition

Commissariat général

Sophie Lévy, directrice conservatrice,

Musée d'arts de Nantes.

Commissariat scientifique

Adeline Collange-Perugi, conservatrice
responsable des collections d'art ancien
au Musée d'arts de Nantes.

Pascale Gorguet Ballesteros, conservateur
en chef, responsable du département mode
18^e siècle et poupées au Palais Galliera,
musée de la Mode de la Ville de Paris

Musée d'arts de Nantes

10, rue Georges Clemenceau,

44000 Nantes

T. 02 51 17 45 00

museedartsdenantes.fr

Le Musée d'arts de Nantes est
un établissement métropolitain
à caractère culturel.

Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes,

44 000 Nantes

T. 02 40 69 22 32

maisondelapoesie-nantes.com

La Maison de la Poésie de Nantes
est une association loi 1901 soutenue par
la Ville de Nantes, la Région des Pays de
la Loire, le Département de Loire-Atlantique
et la DRAC des Pays de la Loire.

Crédit photo :

Manteau de représentant du peuple, 1798,
drap de laine rouge. Broderies d'application,
passementerie moderne, Paris, Palais Galliera,
musée de la Mode de la Ville de Paris.
CCØ Paris Musées /Palais Galliera

« Un manteau à la grecque pour vêtir ces messieurs, représentants du peuple. Quant à vous, citoyennes et citoyens au boulot ! Finis les défilés, on retourne à l'ouvrage. C'est pas le moment de se tourner les pouces. Un manteau à la grecque, mazette ! Et qui va les appliquer, ces motifs antiquisants, point par point ? Hein, devinez qui ? Les petites mains, bien sûr. »

Véronique Vassiliou